



Bébés et cultures

AVEC LA PARTICIPATION DE :

Nicole Aloth Dijon  
François Ansermet  
Marie André  
Patrick Ben Soussan  
Drina Candilis-Huisman  
Danielle Capgras  
Nathalie Charpak  
Paul Cesbron  
Catherine Dolto  
Michel Dugnat  
Maurice Godelier  
Martine Gross  
Marie-Aimée Hays  
Christiane Huraux Rendu  
Sarah Kamierzac  
Monica Kimelman  
Véronique Lemaître  
Denis Mellier  
Marie-Pierre Micoud  
Christine Millet  
Sylvain Missonnier  
Marika Moisseff  
Marie-France Morel

Sous la direction de  
**Michel Dugnat**

# Bébés et cultures

## Table des matières

Illustration de la couverture :  
Anne Hébert

Illustration :  
Raoul Karray

Version PDF © Éditions érès 2012  
ME - ISBNPDF : 978-2-7492-2474-9  
Première édition © Éditions érès 2008  
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

<i>Patrick Ben Soussan</i> Naître au monde et à la culture .....	9
<i>Marie-France Morel</i> Le corps du petit enfant et ses représentations dans l'histoire et dans l'art .....	21
<i>Drina Candilis-Huisman</i> Les Mémoires de deux jeunes mariées, ou l'apparition de la figure du « baby » dans la littérature du XIX <sup>e</sup> siècle .....	35
<i>François Ansermet, Marie André</i> Images à l'origine, origines de l'image : croire aux images ? .....	45
<i>Marika Moisseeff</i> Que recouvre la violence des images de la procréation dans les films de science-fiction ? .....	61
<i>Maurice Godelier</i> Systèmes de parenté et formes de famille : quelques problèmes contemporains en Euro-Amérique .....	69
<i>Marie-Pierre Micoud</i> Naître dans une famille homoparentale .....	83

<i>Martine Gross</i>			
Désir d'enfant chez les gays et les lesbiennes.....	93		
<i>Paul Cesbron</i>			
Mise au monde et naissance du respect.....	103		
<i>Christiane Huraux-Rendu, Nathalie Charpak</i>			
La méthode kangourou : pour la restauration d'un lien prématurément interrompu .....	117		
<i>Nicole Aloth Dijon</i>			
Berceaux, berceuses. D'un soin en groupe, « les berceuses » au portage de la doula .....	121		
<i>Sara Kamierzac.....</i>			
Accueillir bébé à l'aube du III <sup>e</sup> millénaire :le sens du réseau périnatal .....	135		
<i>Danielle Capgras</i>			
Cultiver un réseau de proximité en périnatalité .....	149		
<i>Véronique Lemaître</i>			
La précarité : une nouvelle culture pour les bébés ? .....	153		
<i>Marie-Aimée Hays, Christine Millet</i>			
La culture des bébés en néonatalogie : un groupe parents-bébés « Paroles et chansons » pour aborder le traumatisme .....	161		
<i>Denis Mellier</i>			
Pactes et alliances inconscientes autour des bébés. Culture, famille et lieu d'accueil .....	181		
<i>Catherine Dolto</i>			
Aspects transculturels de l'accompagnement haptonomique pré- et postnatal.....	197		
<i>Mónica Kimelman</i>			
Naître dans la culture mapuche : une légende à utiliser dans le contexte thérapeutique.....	205		
		<i>Sylvain Missonnier</i>	
		Rêver à un « dancing baby » : l'enfant virtuel, les parents et le psychanalyste .....	211
		<i>Michel Dugnat.....</i>	
		Quelques éléments « culturels » en matière de prévention en période périnatale .....	225
		Bibliographie générale .....	265
		Présentation des auteurs .....	273
		Remerciements .....	275

Pour :  
Jeanne (4 août 2006)  
Samuel (16 août 2007)  
Hector (15 janvier 2008)

*Patrick Ben Soussan*

## *Naître au monde et à la culture*

Que vous le vouliez ou non vous êtes tous des bébés, et assurément des bébés qui ont grandi. Des bébés qui ont quitté le *Never Neverland*, ce pays du grand jamais, cette île de l'éternelle enfance où Peter Pan a choisi, lui, de demeurer. Vous êtes assurément des bébés, des bébés qui ont quitté le pays d'Égypte. Et vous le savez, la Bible le dit en ses commandements : « Tu ne retourneras pas au pays d'Égypte. » Cela veut dire de fait que vous avez quitté un jour ce pays des délices et de l'asservissement, mais on ne retourne pas en enfance. Vous ne pouvez pas manquer de garder la nostalgie de ces temps passés, de ces temps lointains, de cet eldorado, de ce paradis où, comme le dit Baudelaire, il faut aller respirer, rêver, et allonger les heures par l'infini des sensations. Vous verrez combien ce mot de sensations est important. Au bout du compte il est acquis et parfois dans la douleur, que vous ne retombez plus en enfance et que de toute façon vous avez grandi. Ce qui veut dire que nous avons oublié ou que nous oublions que nous avons tous été des bébés. Nous devenons des personnages, nous devenons des grandes personnes, dirait encore Saint-Exupéry, des « hommes sérieux », des « adultes rassis ». Mais avons-nous vraiment tout oublié ? Notre mue est-elle à ce point complète et indéfectible ? Est-ce qu'il n'y aurait pas en chacun de nous un enfant, un bébé, toujours présent dans nos cœurs et dans nos pensées, et dont nous nous nourrissons à jamais ? Ce bébé-là, enfoui en nous, profondément enfoui, ne vieillit pas, il ne nous quitte jamais, il nous hante ou nous féconde, et fait résonner les lieux et les temps de notre vie de rires ou de pleurs, à sa guise.

## LE PAYS D'ENFANCE

Si l'enfance a fait son temps, a vécu, et si nous lui avons survécu, nous ne pouvons oublier que nous avons hérité d'elle cette présence inaliénable, obscure ou lumineuse, en lien avec ce que nous avons connu, de cet enfant en nous, en chacun de nous. Voilà le préalable à toute évocation de ce monde de la transmission, de l'héritage, de la culture.

Il est en nous un enfant qui parle, à notre insu, qui souvent nous dicte ses vues et nous fait ressentir le monde à sa façon. Il est en nous une enfance que nous n'avons jamais oubliée et que nous n'oublierons jamais, qui ressurgit en son temps. Je voudrais que vous gardiez à l'esprit cet enfant, que vous le gardiez au creux de votre corps, de vos oreilles, et que vous écoutiez ce qui va suivre avec ces oreilles-là. Qu'est-ce donc qui va suivre ? Eh bien un petit bout d'histoire que vous connaissez tous.

« Un meunier ne laissa pour tous biens à trois enfants qu'il avait, que son moulin, son âne et son chat. Les partages furent bientôt faits. Ni le notaire, ni le procureur n'y furent point appelés. Ils auraient eu bientôt mangé tout le pauvre patrimoine. L'aîné eut le moulin, le second eut l'âne et le plus jeune n'eut que le chat. Ce dernier ne pouvait se consoler d'avoir un si pauvre lot. "Mes frères, disait-il, pourront gagner leur vie honnêtement en se mettant ensemble. Pour moi, lorsque j'aurai mangé mon chat et que je me serai fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim." »

Ainsi débute ce conte de Perrault, qui verra au détour de rocambolesques aventures, le chat botté devenir grand seigneur et le plus jeune des fils du meunier se changer en monsieur le Marquis de Carabas, futur gendre du Roi. Dans la moralité qui concluait ce conte en prose en 1697, dès sa première version, Perrault ajoutait :

« Quelque grand soit l'avantage.  
De jouir d'un riche héritage.  
Venant à nous de père en fils.  
Aux jeunes gens pour l'ordinaire.  
L'industrie et le savoir-faire valent mieux que des biens acquis. »

Avouez qu'il fallait quelque audace sous le règne du Roi-Soleil, grand apôtre de l'absolutisme de droit divin, pour mettre en cause le rang de la fratrie et les charges héritées. Le Bretch de *Mère Courage et ses enfants* dont vous n'ignorez guère les sympathies politiques fort peu royalistes, assurait dans les années 1950 que « la culture, qui est une superstructure, ne doit pas être considérée comme une chose, un bien, mais comme un facteur d'évolution et surtout comme un processus ».

## NOUS HÉRITONS D'UNE HISTOIRE ET D'UNE CULTURE

Nos parents nous lèguent ainsi de drôles de chats que parfois nous gardons, notre vie durant, en travers de la gorge. Ou de plus respectueuses vertus. Mais tous nous héritons dans un ténébreux fouillis d'une histoire et d'une culture. De quelques gènes aussi.

Le dernier livre du pédiatre-psychanalyste, D.W Winnicott, paru dans une traduction française en 1988 sous le titre *Conversations ordinaires*, portait comme titre anglais *Home is where we start from*, quelque chose d'intraduisible en français comme « c'est de la maison que nous partons ». C'est à partir de notre « home » que tout commence. Dans un article de 1971, Winnicott évoquait cet « home ». Il écrivait : « On ne peut parler d'un homme qu'en le considérant avec l'accumulation de ses expériences culturelles [...] En utilisant le mot "culture", je pense à la tradition dont on hérite. Je pense à quelque chose qui est le lot commun de l'humanité auquel des individus et des groupes peuvent contribuer et d'où chacun de nous pourra tirer quelque chose, *si nous avons un lieu où mettre ce que nous trouvons*. Il parlait d'un lieu de réserve. Il parlait d'un lieu qui était à la fois trouvé et créé : ce lieu n'est pas une possession du sujet, mais pourtant ce lieu fait partie de lui. Pour Winnicott, cet espace culturel – il parlera plus tard d'un espace potentiel – est le lieu où la créativité peut s'exprimer. Cet endroit où l'on peut mettre en réserve les forces vives. Ce lieu ne peut exister que si une place lui a déjà été déterminée dans l'histoire de la famille et dans l'histoire de l'enfant. La culture ne peut se transmettre qu'à la condition qu'elle puisse trouver un espace où une rencontre est possible. La question du lieu est fondamentale dans la transmission de la culture : qu'il s'agisse d'un lieu psychique dans la tête, dans les idées, les rêveries, ou qu'il s'agisse de tous les lieux de l'espace qui peuvent être habités par ces questions de la transmission. Cette notion d'un lieu réel, palpable, matériel, est particulièrement importante pour tous ces passeurs de culture que nous devons tous être.

## LA VIE EST UNE SUITE D'EXPÉRIENCES PERSONNELLES

Ce que raconte Winnicott en fait, c'est que la vie est une suite d'expériences personnelles et que nous nous inscrivons dans une continuité de vie depuis le début de notre existence. Mais que cette continuité de vie s'inscrit elle aussi dans une histoire qui nous a déjà précédés, qui nous est connue, moins connue parfois, ou parfois totalement inconnue. La culture serait ainsi une enveloppe, une peau, un contenant ; nous sommes tous construits à l'intérieur de quelque chose, comme l'utérus maternel



qui abrite et dans lequel habite le fœtus qui va se développer pour grandir et quitter ce monde, se retrouvant ainsi dans le monde aérien pour vivre sa vie autonome. Cette image-là peut aussi se décliner sur le mode culturel. C'est-à-dire que l'enfant est enveloppé d'une histoire culturelle qu'il porte parfois, nous le disions, à son insu, comme un costume mal taillé ou comme un habit fait sur mesure. Cet habit-là, il va devoir en faire quelque chose à sa façon. C'est-à-dire qu'on a proposé à cet enfant, à un moment de sa vie, une cuisine avec des éléments qui lui sont imposés mais dont il fera sa propre table. Ce que l'on tient des générations précédentes se résout avant tout dans ces traces du passé que nous conservons en nous, parfois par-devers nous, parfois avec nous. En fait, tout bébés, nous sommes tombés dans la grande marmite culturelle. Nous sommes issus d'un bouillon de culture avec ses parfums singuliers, ses couleurs, ses goûts. Nous avons été pétris de culture – j'insiste sur tout ce vocabulaire de l'oralité, de la gastronomie. Nos bouilleurs de cru de parents ont tenté à leur façon, unique et singulière, d'extraire la part des anges de leur histoire et de nous la transmettre. Tout dégoulinants de culture, nous sommes tombés au monde et ce monde était alors entièrement habillé de ce que cette histoire et cette culture nous ont tricoté. L'anthropologue américain R. Linton, avait coutume d'utiliser à ce propos une métaphore tout à fait parlante. Si les poissons, disait-il, se mettaient à penser, le dernier élément dont ils prendraient conscience serait l'eau.

Nous héritons de curieux chats et nous voilà tels des poissons dans l'eau à vivre la culture comme un double, une ombre « dont la perte ne peut être compensée », assure Tobie Nathan, un des grands maîtres de l'ethnopsychiatrie. Les analystes qui travaillent dans le champ de l'ethnopsychiatrie ou de l'ethnopsychanalyse évoquent tout autant les processus de déculturation – comme si, de notre enveloppe culturelle, nous détachions des parts – ou d'acculturation – comme si d'autres enveloppes culturelles venaient recouvrir la notre –, qui sont autant d'éléments d'appauvrissement et d'égarement au sens où le chemin de la vie est semé, rythmé, de ces petits cailloux culturels, braises vives, qui tracent la route, l'indiquent, la balisent et l'illuminent.

#### DES PETITS CAILLOUX CULTURELS

En fait, de cette culture, nous en savons beaucoup et pas grand-chose. Ce que l'on peut dire en tout cas, c'est qu'elle se constitue au fil du temps et des générations, comme les vieilles pierres qui vous entourent, les lieux qui ont une âme. Les récits au coin du feu, la grande tradition, les contes reprennent quelque chose de cette culture et de sa transmission. La culture

se transmet par la parole, par le geste, parfois par le silence, mais aussi par tous ces rites et ces mythes quotidiens, familiaux, parfois politiques. Nous avons tous des tas et des tas d'histoires qui nous précèdent, et nous sommes tous auteurs, et nous sommes tous issus aussi d'auteurs qui, eux, ont vécu avant nous. Pour le moins, toujours des pas ont précédé nos pas, et des pas continueront nos pas. En fait nous nous inscrivons dans le cours de ce long fleuve tranquille que nous devons fréquenter avec le temps. Mais qu'en est-il alors de la réalité de cette transmission ? Qu'en est-il de la réalité de cet héritage ? En fait, la culture pose plusieurs questions : naître à la culture, hériter d'une culture. Une des premières questions serait celle de cette matérialité. On pourrait dire, d'une certaine façon, que la culture est un objet, et aujourd'hui nous sommes habitués à décliner nombre d'objets culturels. On pourrait dire, dans le même temps, que la culture fait intimement partie de nous. À moins qu'à l'inverse nous ne fassions partie tellement fort de cette culture et de cette histoire que nous ne savons plus très bien qui est qui. Mais ce que nous pouvons poser, dans ce lieu que j'évoquais tout à l'heure, ce lieu de Winnicott, ce lieu de réserve, c'est bien ce que nous avons trouvé, à condition d'avoir trouvé quelque chose. Et qu'avons-nous donc trouvé ? Eh bien, la première chose que nous avons trouvée dans notre vie, c'est un autre. Il a fallu pour exister, pour pouvoir être, pour pouvoir naître, être imaginé, être pensé, être rêvé par quelqu'un d'autre. Il a fallu d'abord que nous existions dans la tête et dans les rêves de nos parents avant de pouvoir nous retrouver au cœur de l'un d'entre eux, au sein de l'un d'entre eux, dans les bras de l'un d'entre eux.

#### LE FRUIT D'UNE RENCONTRE

Il a fallu que quelque chose se mette en place dans la vie psychique d'une personne, que cette personne en rencontre une autre et qu'ensemble, ils se mettent à penser et à rêver. Au tout début, nous ne sommes rien d'autre qu'une petite graine de pensée, une petite graine qui parfois demande des années et des années avant que de naître, une petite graine qui fait son chemin et qui un jour rencontre une autre pensée. Et les pensées aussi se mélangent et se mélangent, et dans la vie, dans la chair, la matérialité, un enfant naît. Aujourd'hui encore, les petits êtres humains naissent de ces rencontres charnelles qui sont de véritables rencontres, de corps à corps, qui s'appuient sur cette idée encore aujourd'hui nécessaire de la différence sexuelle. Un homme et une femme font l'amour pour avoir un enfant. Peut-être que cela ne va pas durer encore très longtemps et que bientôt il faudra prévoir d'autres types d'intervention et d'autres propos autour de ce thème ; mais pour l'instant, on est encore à cette façon

singulière de mettre au monde des enfants. Il faut donc que cet homme et cette femme se rencontrent, et que par-delà leur corps, leurs psychismes se rencontrent. Ces rencontres-là ne sont jamais anodines, il s'agit souvent d'histoires particulières qui se trouvent. La destinée, le destin, le hasard, la chance... mais toujours en tout cas quelque chose qui chez l'un et chez l'autre fait écho, fait résonance. Vous savez, de ces résonances intimes qu'évoquait Rilke, qui font que chez l'un et chez l'autre, il y a un appel à la rencontre. Et cet enfant qui naît est bien entendu le fruit d'une histoire biologique. Mais il est aussi le fruit d'imaginaires, de pensées, de rêves, de mots et de culture. Et cet enfant vient écrire sur des trames déjà préexistantes sa mélodie propre, une petite chanson nouvelle.

#### UNE PERSONNE SINGULIÈRE

Cet enfant qui naît de cette rencontre, de ces deux corps, de ces générations, de ces sexes, va grandir, va se développer, pour aller vers l'autonomisation, la socialisation, la vie. Et bien entendu, il va se développer lui aussi dans des rencontres avec l'autre. Une psychologue américaine a fait grand bruit ces dernières années parce qu'elle dénonçait cette idée judéo-chrétienne selon laquelle les parents sont tout pour leur enfant, qu'ils apportent tout à leur enfant, et qu'ils sont, pour le dire rapidement, responsables de tout ce qui fera les lendemains de leur enfant. Or pour elle, c'est dans les rencontres avec d'autres de mêmes classes d'âges, de mêmes intérêts, de mêmes échanges, que les enfants se construisent. Cet apport, me semble-t-il, a été éclairant, bien entendu trop partiel, mais il serait grand temps de pouvoir imaginer que les frères et sœurs, les rencontres d'école ou de cour de récréation, de jardin d'enfants, et toutes les autres que les enfants font au sein de leur même génération sont particulièrement importantes dans l'avènement de leur personnalité. Cette idée que les tout-petits et les enfants sont des cires vierges sont écrites par l'histoire parentale et très faussement constitutives de leur avenir. Les enfants se fondent dans une histoire dont ils héritent, et comme le dit le Faust de Goethe, dans une histoire qu'ils vont devoir se construire : « Ce que tu as hérité de tes parents, fais-le tien pour pouvoir l'acquérir. » C'est-à-dire qu'il y a là une nécessité vitale, de transformation de l'héritage culturel. Ce que nous transmettons à nos enfants n'est en aucun cas ce dont nous avons hérité de nos parents. Ce dont nous avons hérité, nous l'avons cuisiné aux sauces de nos rencontres et de nos vies, et nous en avons fait – enfin nous avons essayé d'en faire – quelque chose. Parfois nous n'y arrivons pas, parfois au contraire nous le transcendons, et ce que nous laissons comme avenir à ces enfants, c'est bien ce qu'ils pourront

créer de cette histoire. Il y a là une singularité de la personne qui est indécible, plus forte que tout, une capacité de transformation de l'humain qui est particulièrement importante. Même si les rouages de la vie se font sur un mode pluriel et minuscule, chaque histoire est singulière et majuscule, chaque mode de transmission s'inscrit sur un modèle qui en aucun cas n'a été déjà parcouru par d'autres.

#### LA CULTURE PASSE PAR LE LANGAGE

Vous connaissez peut-être l'histoire de Psantik I<sup>er</sup>, ce pharaon égyptien, qui voulait connaître la langue originelle. Il avait demandé que des bergers élèvent leurs enfants sans jamais leur parler afin de savoir quel serait le premier langage de ces enfants. Ce langage fut le phrygien, parce que les bergers étaient phrygiens et qu'ils n'avaient pas pu se taire ! Frédéric II de Prusse lui aussi avait posé cette même question, lui aussi voulait savoir quelle était la langue des langues, la mère de toutes. Persuadé que le prussien devait avoir l'aval des peuples et des dieux, il avait fait élever vingt-trois nourrissons dans le silence le plus total par des nourrices qui devaient absolument se taire. Les nourrices furent plus obéissantes que les Phrygiens de l'Antiquité, et – l'histoire est connue – l'ensemble des nourrissons va décéder dans les quarante premiers mois. Que veut dire tout cela ? Cela veut dire qu'il n'est pas possible de ne pas parler, ne pas porter par la parole tout ce qui se soutient par le langage mais aussi par le corps. Les bergers phrygiens racontaient combien il était difficile de ne pas parler à un enfant qui pleurait, de ne pas le tenir dans ses bras, de ne pas le bercer, de ne pas en fait lui parler d'autres langages que celui que nous connaissons tous et qui est celui du corps, celui des sens, des sensations, ces mimiques qui passent par le corps, qui ne sont pas portées par la parole, et qui sont primordiales dans la vie de l'enfant et du tout-petit. La culture passe par le langage, elle passe tout autant par ce qui ne se dit pas ; elle passe par les non-dits, elle passe par les secrets, par l'interdit, ce qui ne peut se dire et se partager, ce qui reste comme un rituel ou comme un mythe établi, une prescription, une injonction : tu ne feras pas ci, tu ne feras pas ça, tiens-toi bien assis, écoute, ne bouge pas, etc. Le monde est ainsi bâti sur de grands interdits fondamentaux. Il y a des différences qui sont établies et qui sont pertinentes, deux peut-être essentiellement à retenir : la différence entre les générations et la différence sexuelle. Les enfants connaissent très vite cette différence entre ce qui est humain et non humain.

## JE EST UN AUTRE

Rimbaud le disait : « Je est un autre. » Au plus profond de nous, nous cherchons toujours cette rencontre avec l'autre, peut-être tout simplement pour retrouver en nous un autre que nous ne connaissons pas vraiment, dont nous devinons les traits, mais que nous cherchons tout le temps à connaître davantage. Est-ce le bébé que j'évoquais tout à l'heure, au tout début de cette intervention, ou seraient-ce ces autres dont nous avons hérité et dont nous recherchons à la fois la trace et l'impact dans nos vies. Ce que nous souhaitons peut-être, c'est construire, avec ce que nous sommes, nos histoires d'avenir. Alors quand nous devenons adultes, nous reconstruisons des traces et des histoires de nos enfances ; nous reconstruisons et nous faisons de ce que nous avons pu vivre de grandes épopées, de grands romans. Le monde entier est plein de cette littérature du souvenir, de la nostalgie, de ce que nous devons, adultes, retrouver de nos enfances, des traces qui enluminent nos vies d'adultes. Comme si cette petite lumière, nous devions tout le temps la rallumer, afin de continuer notre chemin. Nous avons été peut-être un jour pour nos parents l'enfant merveilleux dont ils rêvaient, mais le plus souvent nous avons été construits de bric et de broc et nous avons bricolé avec le réel et le quotidien. Peut-être rêvons-nous pour nos enfants de temps et d'objets merveilleux. Peut-être avons-nous dans l'idée le souhait, le désir de leur construire un monde meilleur, bien meilleur que celui que nous avons connu. Et peut-être, dans le même temps, souhaitons-nous leur transmettre les valeurs, les souvenirs, les imageries, les mots de ce temps passé. Alors nous composons, mais dans le même temps, ce bébé d'aujourd'hui, ce bébé du mythe est devenu très cher dans tous les sens du terme ; il est devenu ce bébé extraordinaire et merveilleux dont on nous parle à longueur de jour dans tous les médias. Un bébé doué, riche de mille compétences, aux potentialités inouïes ; un bébé qui sait tout, un nourrisson savant et un bébé qui peut tout comprendre, faire, agir, avec une mémoire extraordinaire, la bosse des maths, la capacité d'intégration, d'appariement, de reconnaissance, enfin quoi un être surnaturel !

## UN BÉBÉ TOUT SEUL, ÇA N'EXISTE PAS

On en oublie trop rapidement qu'un bébé – Winnicott le disait – n'existe qu'en fonction des soins qui lui sont apportés, de son environnement : un bébé tout seul ça n'existe pas. Il faut un autre pour le penser, disions-nous tout à l'heure, mais il faut aussi un autre pour l'aider à vivre, lui permettre de vivre. Un bébé tout seul ne se dirige pas vers la

nourriture, ne s'habille pas, ne se lave pas, ne se débrouille pas dans sa vie pour pouvoir survivre. Winnicott plaçait en avant, tout comme le prologue de ce qu'il en est du développement de l'enfant, cette idée de ce qui est nécessaire pour être. Il disait : « Heureux sont les bébés qui sont conçus en naissant. » La question de la conception aujourd'hui est une drôle de question, avec tout ce qu'on connaît sur la procréation médicalement assistée, sur toutes les découvertes et les techniques. Mais dans la conception winnicottienne, il s'agissait en fait de ce que ses parents ont pu concevoir dans leur tête, de vie et d'imaginaire pour ce bébé à venir. C'est-à-dire que plus l'imaginaire parental, la capacité de rêverie sont enrichis, plus cet enfant voit sa conception enrichie. Pour lui, en fait, l'enfant n'a besoin que d'une chose en naissant : être aimé tel qu'il est. Cela pose résolument la question de la différence, de l'enfant porteur d'un handicap, de l'enfant « autre » par son appareil génétique, par son histoire propre, de cet enfant qui n'est pas satisfaisant au début de sa vie, de cet enfant qui arrive trop tôt, ou trop tard. En fait, de tous ces aléas de la vie qui font que cette rencontre avec l'autre peut avoir lieu ou pas.

Mais on n'a pas seulement besoin de « toi », on a aussi besoin d'un toit. C'est-à-dire de toutes les conditions matérielles nécessaires au développement de la vie : une maison, des habits, de la nourriture, toutes ces choses qui peuvent à certains d'entre nous paraître tout à fait anodines, factuelles, banales, quotidiennes, mais qui, pour un nombre insensé de personnes vivant dans cette humanité, sont encore une nécessité ou une absence.

## ÉLOGE DE LA PARESSE

L'enfant a besoin de ces conditions très matérielles de développement, et il a besoin aussi de ces petits grains d'imaginaire qui peuvent germer en lui et autour de lui. Pas des objets culturels. Les objets culturels aujourd'hui, on les imagine comme objets que l'on doit à l'enfant. Cet enfant naît dans un monde où le chômage sévit, la maladie, l'insécurité, et les catastrophes naturelles, et la malbouffe... enfin tout quoi ! Dès lors, il faut le protéger, lui apporter de plus en plus pour que, dès ses premiers jours, il puisse bénéficier d'un avenir serein. Aux États-Unis, les *pre-university babies* font un tabac. Dès qu'une femme est enceinte, elle se rend à ces consultations et suivra tout un protocole de prise en charge. On va faire entendre au fœtus des musiques, des paroles, des histoires, on proposera à la mère des tas de gymnastiques corporelles. Dès la naissance, l'enfant sera soumis à des apprentissages. Parce que quand même, toutes ces années de bébé, où on n'apprend rien, où on reste pipi, caca, dodo,

sont une perte de temps inimaginable, n'est-ce pas ? Nous pensons que le bébé est un être merveilleux, capable de plein de choses mais dans le même temps, assurément, nous pensons qu'il faut le gaver. Et peut-être faudrait-il, pour ce tout-petit, faire l'éloge de la paresse, du temps oisif, à ne rien faire.

Les neurophysiologistes ont montré de façon très efficace que le fœtus, puis le tout petit enfant passent des heures et des heures de leur vie à rêver ; et que le sommeil paradoxal, dans ces moments du rêve intense, est le seul sommeil où la plasticité cérébrale joue son rôle le plus total. C'est-à-dire que c'est pendant ce temps-là que les neurones se développent, que les connexions se font et que l'ouverture du cerveau et de l'esprit se met en route. C'est-à-dire en fait que c'est pendant le temps de rêverie, pendant qu'on ne fait rien, qu'on est ailleurs, qu'on rêve, qu'à l'intérieur de nous tout se fait. Peut-être serait-il de bon ton de pouvoir entendre que de ces temps de jachère, l'histoire aussi se féconde. Regardez les mercredis des tout petits enfants – et de leur mère ! Regardez les ateliers qu'ils suivent régulièrement, le jardin d'éveil des sens, le jardin musical, le cours de danse, théâtre, les bébés nageurs, la bibliothèque pour bébés... Ils ont un timing aussi serré que nos hommes d'affaires les plus occupés. Parfois en fin de semaine, puis quand on rentre à la maison, on peut aussi leur dispenser tous ces bons soins. Regardez aussi l'essor extraordinaire de la littérature enfantine, tous ces trésors d'imagination, de tous ces intrépides fournisseurs du commerce qui trouvent, à chaque fois, des choses extraordinaires pour nous parents. Aujourd'hui, les logiciels informatiques se vendent à partir de 9 mois, des modèles de souris sont adaptés de façon ergonomique aux tout-petits pour leurs grosses mains pataudes.

L'idée fondamentale, dans notre société, c'est que jouer doit d'abord favoriser les apprentissages, qu'écouter des histoires, être confronté à un livre doit permettre un apprentissage de la lecture plus fécond et plus rapide. Mais en aucun cas l'idée que jouer, c'est vivre, inventer, créer ou ne rien faire. Même si, pour les enfants, le jeu est assurément ce qu'il y a de plus sérieux. Écouter des histoires, rencontrer un livre, rencontrer un spectacle, c'est aussi pouvoir être ému, ressentir, vibrer. Toutes choses qui n'ont aucune commune mesure avec l'éducation ou les apprentissages. Je serais assez tenté de dire qu'on n'apprend rien de la vie dans les livres ou au théâtre, et pourtant, tout y est inscrit pour qui veut non pas en apprendre quelque chose mais en vivre quelque chose.

Le bébé n'a guère besoin de biens culturels. Il a droit à une histoire, une culture, et les parents ont, à son égard, un devoir de transmission. Dès lors, il faut qu'ils soient reconnus et accueillis dans la culture dans

laquelle ils ont été élevés, qu'ils ne reproduiront pas mais transformeront, à leur guise. La transmission culturelle n'appelle aucune acquisition, pédagogique, artistique, esthétique, gastronomique ou autre. Elle épelle le réel et présente le monde au bébé grandissant. Le « processus » de Brecht est ici à l'œuvre, comme l'usage sémantique par D.W. Winnicott de participes substantivés (*playing, holding, experiencing...*) qui disent le mouvement, l'action, le déroulé, plutôt que le produit fini.

L'exposition culturelle – s'exposer à la culture, la sienne, en devenir, et celle de l'autre – ne peut se penser hors la créativité, « inhérente au fait de vivre », conclurait Winnicott. Soyons créatifs, cultivons notre différence et laissons aux quarante voleurs la caverne aux 1001 richesses et autres biens faits culturels. Les parents-Aladin d'aujourd'hui peuvent croire en d'autres génies, et avant tout, en ceux qu'ils sont.

*Marie-France Morel*

*Le corps du petit enfant  
et ses représentations  
dans l'histoire et dans l'art*

L'affirmation commune aujourd'hui selon laquelle « le bébé est une personne » n'a pas toujours été vraie. En France autrefois, avant sa naissance le bébé n'existe guère ; il est seulement une possibilité de vie, sans sexe déterminé, dont seule la mère sent les mouvements. Une fois mis au monde, le nouveau-né est d'une extrême fragilité et on pense qu'il peut repartir rapidement d'où il vient. S'il survit, il a surtout des besoins alimentaires. Pour le reste, il ne voit pas, n'entend pas, ne ressent pas la douleur et n'a d'autres sensations que celles de la faim. Pourtant, ce bébé a une vraie spécificité, mais elle n'est pas de même nature que celle d'aujourd'hui : si on ne parle pas de ses « compétences » ou de ses « droits », il est néanmoins ressenti comme « autre ». Je voudrais essayer de le montrer, en commentant des images de bébés du passé : quels corps, quels vêtements, quelles nourritures avaient-ils ? Les images d'autrefois, à condition de ne pas les prendre comme des documents bruts qui seraient le simple reflet de la réalité, à condition de savoir les décoder, peuvent nous apprendre beaucoup de choses sur la manière dont les gens voyaient alors les petits enfants, ainsi que sur les sentiments qu'ils leur portaient.

LE CORPS DU NOURRISSON : DE L'ENFANT JÉSUS À L'ENFANT ORDINAIRE

L'Antiquité grecque et romaine avait représenté les tout-petits d'une manière réaliste, mais depuis la fin de l'Empire romain, cette science du modelé s'est perdue. Au Moyen Âge, l'art se désintéresse du réel et s'at-

tache surtout à représenter les abstractions de la théologie chrétienne : pendant longtemps, le seul enfant présent dans l'art est l'Enfant Jésus. Le corps de ce nourrisson sacré, essentiellement figuré comme un adulte en réduction, nous semble peu conforme à ce que nous savons de la spécificité infantine. Il ne s'agit pas de maladresse ou de manque d'amour pour les enfants ; en fait, jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, pour les artistes et leurs commanditaires, férus de théologie, le Christ, dès son enfance, manifeste déjà toute la majesté et la sagesse de sa personne : il est un Dieu enfant. La Vierge la plus fréquemment représentée, du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, trône hiératiquement avec un Enfant, adulte en miniature, sur ses genoux : elle est appelée *Sedes Sapientiae*, « Siègne de la Sagesse divine ». L'Enfant lui-même a fréquemment une tête d'adulte (avec le début de calvitie de l'homme fait), parce qu'il est un *puer senex*, un enfant vieillard, manière imagée de figurer qu'il est bien la Sagesse de Dieu.

À cette même époque, d'autres représentations de la Vierge à l'Enfant sont des représentations de versets bibliques. Le plus fréquemment cité vient du *Cantique des cantiques* : « Sa main gauche est sous ma tête et sa main droite m'embrassera. » Ici, les entrelacements de mains et de têtes entre la Vierge et l'Enfant ne renvoient pas à la tendresse maternelle, mais illustrent le lien de l'âme avec Dieu, ou du Christ avec son Église.

Ce n'est qu'à partir de la fin du Moyen Âge que l'Enfant Jésus prend un véritable corps d'enfant, d'abord en Italie, puis dans l'Europe du Nord : il est alors représenté nu ou très légèrement vêtu, le sexe en général bien apparent. Il ne faut pas en conclure qu'à cette époque, tous les enfants ordinaires étaient nus ! L'Enfant Jésus n'est pas n'importe quel enfant ; les tableaux qui le représentent ont tous une finalité religieuse. Les artistes reçoivent de leurs commanditaires des instructions iconographiques précises : à partir des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, la pastorale de l'Église insiste sur la nécessité de représenter le mystère de l'Incarnation ; il faut donc montrer que l'Enfant divin a été un vrai homme, avec un vrai sexe, qu'il a eu faim et soif, et donc que sa mère l'a allaité. Même si l'Enfant Jésus n'est pas un vrai enfant de son temps, il cesse peu à peu d'être peint de manière abstraite comme un adulte en réduction. Pour peindre l'Enfant divin, les peintres et sculpteurs se servent désormais d'enfants réels comme modèles, ce qui nous donne des centaines de représentations de corps d'enfants, plus ou moins justes dans leurs proportions.

Plusieurs tableaux flamands du XV<sup>e</sup> siècle représentent un tournant dans la perception du corps du nourrisson : d'abord, le *Saint Luc dessinant la Vierge* de Rogier Van der Weyden, peint entre 1435 et 1440<sup>1</sup>, où le

1. Saint-Petersbourg, Ermitage.

bébé, incapable de soutenir sa tête, sourit de contentement près du sein maternel ; son corps, allongé et gracieux, est hypertonique avec ses pieds relevés aux orteils écartés : il s'agirait là de la première observation du réflexe de Babinsky. À cause de son réalisme inédit, ce tableau a eu tout de suite un grand succès et a été maintes fois copié, en particulier par Dirk Bouts qui, vers 1455, dans une *Vierge à l'Enfant*<sup>2</sup>, affine encore le réalisme dans le rendu du corps du nouveau-né ; il insiste sur les plis aux aisselles et sur la cage thoracique, sur le ventre dilaté, où s'enfonce le nombril, et sur le petit creux à la hauteur de l'estomac. Enfin, en 1476, dans le *Triptyque Portinari*<sup>3</sup>, Hugo Van der Goes place au centre d'une scène de Nativité le plus étonnant des nouveau-nés de l'époque : allongé à même le sol sur la paille, absolument nu et comme abandonné, incapable de lever sa tête, il crispe ses mains et frotte ses pieds l'un contre l'autre. On sait que la fortune de ce thème iconographique vient du succès d'un ouvrage de dévotion de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, intitulé *Célestes révélations*, qui raconte les visions mystiques de sainte Brigitte de Suède. Dans l'une d'elles, elle est éblouie par la beauté du corps de l'Enfant Jésus : « Aussitôt je vis cet Enfant glorieux posé sur la terre, nu et resplendissant, dont la chair était parfaitement propre et sans la moindre souillure ou immondice. »

Dans les Vierges à l'Enfant italiennes des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles (Mantegna, Bellini, Cima da Conegliano, Le Corrège, Solario), les bébés sont en général plus âgés, bien joufflus, avec de bonnes joues et des plis aux cuisses. Les différences de morphologie entre bébés du Nord et bébés du Midi renvoient sans doute à des choix différents quant à l'âge où est représenté l'Enfant Jésus, mais aussi à des canons esthétiques opposés, qui sont valables également pour la beauté des femmes. Il se peut aussi que les bébés du Nord, manquant de soleil et de vitamine D, soient naturellement et fréquemment plus maigres, voire rachitiques, que les bébés méditerranéens. Mais qu'il soit gracieux ou potelé, le corps de l'Enfant Jésus est toujours un corps codé, dont toutes les parties ou les manifestations ont une signification théologique : sa tête par exemple renvoie à sa divinité, tandis que ses pieds ou son sexe (souvent bien mis en évidence) signifient son humanité ; s'il s'endort après la tétée, ce n'est pas seulement parce qu'il est repu : c'est une annonce de sa mort.

Parallèlement, depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, les peintres s'efforcent de faire entrer le corps humain dans un système de proportions idéales, à finalités symboliques : chez Giotto, en 1303-1305, à la chapelle des Scrovegni de Padoue, les enfants ne sont pas individualisés dans leurs corps : comme les

2. New York, MET.

3. Florence, Offices.

hommes et les femmes, ils ont une tête qui tient trois fois dans leur buste. Ce chiffre 3 a une valeur symbolique : il représente la Trinité, donc la création divine. Le visage des enfants, comme celui des adultes, est divisé en trois parties. Aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, en liaison avec la redécouverte des théories de l'architecte antique Vitruve sur l'importance des proportions en architecture, les recherches sur les relations entre les différentes parties du corps s'affinent : pour Léonard de Vinci, le corps doit contenir dix fois la hauteur totale du visage et s'inscrire dans des formes géométriques simples, le cercle et le carré. Au XVI<sup>e</sup> siècle, Dürer va plus loin : pour la première fois, rendant compte de l'extrême diversité des créatures humaines, il distingue plusieurs types physiques, au lieu d'un seul, la tête étant alors contenue sept, huit, neuf ou dix fois dans la hauteur. Le corps des femmes est alors nettement différencié de celui des hommes et les spécificités des proportions du corps de l'enfant (avec sa tête plus grosse que chez l'adulte) sont établies ; pourtant, cette mathématisation excessive laisse dans l'ombre d'autres caractéristiques corporelles du corps enfantin, comme le fait que les jambes ne sont jamais parfaitement droites. Au XVII<sup>e</sup> siècle, on voit se développer un intérêt nouveau pour le corps des enfants grâce aux progrès de l'anatomie : les autopsies sont plus nombreuses, notamment en Hollande, comme en témoignent la peinture de Johan van Neck représentant une leçon d'anatomie sur fœtus (1683) et l'ouvrage de G. Bidloo, *Anatomia* (1685), qui contient plusieurs gravures concernant les petits enfants.

À partir du XVI<sup>e</sup> siècle, le corps humain en général est représenté dans la peinture et la sculpture d'une façon plus réaliste, après observation de statues antiques ou de modèles vivants en atelier. Cessant d'être un adulte en réduction, le corps du petit enfant acquiert alors sa spécificité, en particulier au niveau des chairs généreuses, qui sont valorisées par tout un courant de la peinture, comme elles le sont dans la réalité quotidienne où les beaux enfants sont gras et potelés. Les bébés ordinaires reçoivent une partie de la sacralité de l'Enfant Jésus qui donne une vision positive de l'enfance, centrée sur l'idée d'innocence. Peu à peu, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, les représentations profanes de mères et d'enfants sont plus nombreuses. Il est intéressant d'observer qu'elles conservent longtemps (jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle !) les postures et les conventions des représentations de la Vierge à l'Enfant : l'enfant est nu, sur les genoux de sa mère habillée, qui le montre au spectateur<sup>4</sup>. Cet attrait pour le corps nu des tout-petits se retrouve dans la convention des photographies anciennes d'enfants, où, à l'instar de l'Enfant Jésus, les bébés posent nus sur des peaux de mouton.

4. Tableaux de Rubens au XVII<sup>e</sup> siècle et de Mary Cassatt à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

#### L'IMPORTANCE DE LA MORTALITÉ INFANTILE

Pour les gens d'autrefois, le nouveau-né est une petite existence souvent éphémère et comme en pointillé, car la mortalité infantile a longtemps été considérable : il y a deux cents ans encore, un enfant sur quatre meurt avant 1 an, et un sur deux seulement arrive à l'âge adulte. Les causes de ce « massacre des innocents » sont connues : la naissance, ayant lieu dans des conditions difficiles, laisse des séquelles pendant le premier mois ; les maladies infantiles sont plus meurtrières qu'aujourd'hui à cause du manque d'hygiène et d'efficacité des remèdes : poussée des dents, vers, convulsions, troubles digestifs et pulmonaires, maladies épidémiques (rougeole, coqueluche, diphtérie, et surtout variole) emportent les nourrissons plus souvent. Dans ces conditions, tous les parents (même dans les milieux les plus favorisés) ont l'expérience de la mort répétée de leurs petits. Mais il ne faut pas en conclure qu'ils sont habitués ou résignés à les perdre. Sachant leur fragilité, ils essaient, par différents moyens, de les protéger, de les fortifier et de prévenir leurs maladies. Si le tout-petit meurt, la croyance universelle dans l'au-delà et dans une vie meilleure après la mort (où le tout-petit devient un ange) peut aider à accepter ce que nous considérons désormais comme un mal absolu. C'est le sens des nombreux portraits de familles avec petits morts<sup>5</sup>. En Bavière au XIX<sup>e</sup> siècle, on disait : « Trois enfants au ciel et le salut des parents est assuré. »

#### L'ENFANT SELON LES MÉDECINS D'AUTREFOIS

Dans la médecine ancienne, de l'Antiquité jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, le corps humain est considéré comme un microcosme qui reflète le macrocosme : comme le monde est composé de quatre éléments (air, feu, terre, eau), le corps humain est constitué de quatre humeurs (sang, bile jaune, flegme, pituite ou bile noire), dont les combinaisons variables donnent quatre qualités qui s'opposent deux à deux (chaud/froid ; sec/humide). Le sang est chaud et humide ; la bile jaune est chaude et sèche ; le flegme est froid et humide ; la bile noire est froide et sèche. Chaque individu possède un tempérament propre qui est un mélange unique d'éléments et de qualités, dont la composition varie selon l'âge et le sexe. Le tempérament le plus stable et le plus enviable est celui de l'adulte mâle qui est chaud et sec ; la femme, froide et humide, est imparfaite. Comme elle, l'enfant est imparfait, en raison de sa nature chaude et humide : il est par nature

5. Jan Mijntens, *Portrait de famille avec cinq petits anges* (1652) ; ex-voto d'Innsbruck en 1769.

un corps vulnérable et souffrant, à cause des excès auxquels l'entraîne son tempérament. Pour Euchaire Rodion (ou Rösslin)<sup>6</sup>, le nouveau-né n'est qu'un corps excrémental, tourmenté par les « flux de ventre », l'« humidité des oreilles », l'« apostume du cerveau », les « enflures », etc. Il est privé de la conscience de soi. Pour Simon de Vallembert (*Cinq livres de la manière de nourrir et gouverner les enfans dès leur naissance*, Poitiers, 1565), le nourrisson n'est pas capable de sensations, comme de sentir les bonnes odeurs ou de souffrir d'être transporté au milieu des cahots d'un dos d'homme ou d'un cheval (apathie physiologique) ; les petits enfants ne sont pas non plus capables d'émotions : « *Leurs sentiments sont comme rebouchez et mousses, estant quasi submergez et enfoncez en humidité*<sup>7</sup> ». Malgré les transformations de la médecine au début du XIX<sup>e</sup> siècle (avec l'avènement de la médecine clinique), ces représentations anciennes de l'apathie des premiers mois ont la vie dure : en 1873 encore, un médecin des salles d'asile, A. Siry, parle du nouveau-né comme d'un être « sanguinolent » et « inerte » (pour l'opposer, il est vrai, au charme de la deuxième enfance, après 2 ans).

Cette imperfection de la nature du petit enfant a deux conséquences importantes : le nouveau-né est un être fragile qu'il faut protéger ; c'est un être inachevé qui doit être façonné et dressé.

#### UN ÊTRE FRAGILE À PROTÉGER

Dès la naissance, la faiblesse physique du nouveau-né est évidente et appelle des soins spécifiques. Sa tête, par exemple, avec la fontanelle ouverte où vient battre le sang, fait peur : on ne garde jamais un bébé la tête nue, on la protège du froid et des chocs avec des bonnets superposés. De même, on laisse s'y déposer une dose raisonnable de saleté : ce sont les « croûtes de lait », qui forment sur le crâne ce qu'on appelle le « chapeau » ; y demeurent aussi quelques poux qui doivent manger le « mauvais sang » ; il n'est pas bon de trop frotter ou laver cet endroit si vulnérable. Son corps, lui aussi, n'est jamais lavé, mais seulement essuyé et frotté à l'aide de matières grasses diverses (huile ou beurre). Il est en outre protégé par diverses amulettes, médailles ou clochettes épinglées sur son maillot, ou bien dents de loup, sachets magiques, corail, ambre, accrochés autour du cou ou passés autour des bras.

Dans la même logique, le bébé est nourri légèrement : sa nourriture spécifique, c'est le lait maternel, qui est la suite du sang dont il a été nourri

6. *De partu hominis*, 1532, traduit en français en 1536 et 1586.

7. Livre III, ch. V, p. 116-117.

pendant la grossesse. Le lait maternel est donné au bébé sans compter : à la demande, y compris la nuit, pendant de longs mois, jusqu'à 2 ou 3 ans ; en public, dans les trains ou sur les marchés, pour les femmes des milieux populaires. On ne laisse jamais un bébé crier longtemps de faim ou de douleur dans son berceau, car on a trop peur que ses pleurs ne dégénèrent en convulsions. La tétée est censée apaiser tous les maux du bébé. Les horaires rigides des tétées sont une invention des médecins de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, destinée à discipliner les enfants, à réprimer leurs caprices et à les préparer à la vie réglée qu'ils devront mener plus tard en tant qu'adultes. Au contraire, les paysans d'autrefois, attentifs à la faiblesse évidente des nourrissons, savent qu'il faut les nourrir à petites doses, à toute heure, et respecter aussi leur sommeil, car « qui dort dîne », affirme le dicton.

Un autre signe de la fragilité du bébé est qu'il a toujours froid ; comme le dit le proverbe, « enfant et poulet au soleil ont toujours froid ». Il est donc couvert de bonnets, de chemises et de langes, toutes les pièces de layette étant en double ou en triple exemplaire. Pour qu'il ait plus chaud la nuit et pour faciliter l'allaitement, il est presque toujours couché dans le lit de ses parents, malgré les mises en garde et les interdictions des autorités ecclésiastiques et administratives qui prétendent que beaucoup de bébés meurent ainsi étouffés. Les accidents existent certainement, mais cette pratique n'en est pas moins inspirée par le souci de réchauffer l'enfant (dans les maisons mal chauffées d'autrefois, c'était bien nécessaire) et la nécessité de le nourrir à la demande.

#### UN ÊTRE INACHEVÉ À FAÇONNER

Le nouveau-né, avec son corps mou, avec sa tête qui ballote, son dos courbé et ses jambes repliées en position fœtale, fait peur : il ressemble trop à un petit animal ; on craint vraiment qu'il n'en reste à ce stade animal de son développement. Pour qu'il devienne un adulte droit, se tenant sur ses deux jambes, il faut effectuer un certain nombre de gestes et de manipulations corporelles. Ce façonnage corporel commence très tôt, dès la naissance : la matrone qui a aidé à l'accouchement, après avoir lavé le bébé, le prend sur ses genoux et lui modèle le corps, la tête surtout, souvent déformée par la naissance. On ne connaît pas les dangers de ces manipulations : ce qui compte, c'est que la tête ait un bel aspect.

L'emmaillotement est aussi une manière d'achever le corps de l'enfant. Le bébé emmailloté est une figure familière des peintures et des sculptures d'autrefois, avec les bandes et les nombreuses pièces de layette qui maintiennent ses bras le long du corps, ses jambes droites et sa tête dans le



prolongement du tronc. Le maillot d'autrefois a une double signification, à la fois pratique et symbolique. Au niveau pratique, il protège du froid. À une époque où les voitures d'enfant n'existent pas, il est aussi comme un étui qui protège le bébé des chocs et permet de le transporter facilement aux champs, sur les bras, dans des paniers ou de petites hottes portées à dos d'homme. Le maillot permet aussi d'accrocher le bébé dans un petit sac à un clou du mur : c'est un moyen comme un autre de garder l'enfant à l'abri de l'humidité du sol et des atteintes des animaux domestiques, tout en lui permettant de suivre les activités de la salle commune. Au niveau symbolique, la signification du maillot est très riche : il doit empêcher l'enfant de marcher à quatre pattes comme les animaux ; il l'arrache à l'animalité, pour le faire passer du côté de l'humanité, de la nature à la culture.

On peut s'interroger sur les effets de ce maillot : était-ce une souffrance pour le bébé condamné à l'immobilité dans son petit berceau ? A priori, oui, surtout si nous le comparons à nos bébés d'aujourd'hui, bougeant en tous sens dans leurs combinaisons extensibles. En fait, peut-être pas, car le nouveau-né aime être maintenu de tous côtés, comme il l'était dans le ventre de sa mère. Autre effet du maillot pouvant poser question : il sépare radicalement le bébé du corps de sa mère, en l'isolant, mais aussi en l'individualisant très tôt. Il rend impossible le contact peau à peau, sauf au moment de l'allaitement. Le bébé emmaillotté n'est-il pas privé de la chaleur de la mère, n'est-il pas trop relégué ? Non, car en même temps, il est toujours dans la salle commune le jour ; et la nuit, il est couché dans le lit des parents, ou très proche d'eux.

Les berceaux d'autrefois servent surtout dans la journée : de petites dimensions, ils maintiennent le bébé par des bandes entrecroisées d'un bord à l'autre ; ils sont faits pour des nourrissons emmaillottés qui ne bougent pas. Certains berceaux, pouvant se porter sur la tête, servent à transporter le bébé à l'extérieur. Ils sont toujours munis de patins pour faciliter le bercement, longuement pratiqué pour calmer l'enfant. De nombreux tableaux ou dessins des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles montrent des paysannes, travaillant au rouet ou à des tâches domestiques et balançant du pied le berceau de leur dernier-né en chantant une chanson. La plupart des berceuses ont des paroles douces qui souhaitent l'apaisement du tout-petit ; mais quelques-unes manifestent clairement l'exaspération devant les pleurs répétés du bébé et la hâte qu'il s'endorme enfin, pour que la mère puisse avancer sa tâche.

Quand le nourrisson grandit, vers 2 mois, on libère ses bras et, vers 7 ou 8 mois, quand il commence à se tenir assis, il quitte le maillot pour la robe, portée également par les filles et les garçons, comme on le voit sur les peintures d'autrefois. C'est une robe à tablier, montée sur un corset rigide

qui prolonge le rôle protecteur du maillot. Cette robe, comme la layette du bébé au maillot, est fabriquée à la maison dans de vieux tissus, non pas par mépris de l'enfant, mais parce que les textiles usagés sont plus doux à sa peau fine, comme l'exprime le proverbe : « C'est dans les chiffons qu'on élève les enfants. » L'enfant à la robe est prêt à marcher, mais on ne le laisse pas apprendre seul. Il est d'abord placé dans un tuteur de bois ou d'osier, muni de roulettes, qu'il peut pousser en faisant quelques pas (*tintebin* ou tourniquet, attaché au chambranle de la porte ; toutes les régions ont leurs dispositifs propres, souvent bricolés à la maison). Quand il tient mieux sur ses jambes, on lui coud dans le dos des sortes de bretelles, les lisières, pour le guider dans sa marche. Outre ses bonnets ordinaires, il est coiffé d'un chapeau à bourrelets, pour amortir les éventuelles chutes. Tous ces tuteurs et objets ingénieux expriment les précautions prises pour protéger les petits enfants, dont on connaît la fragilité et la délicatesse. Il est clair aussi que le quatre pattes est totalement réprimé, à la fois pour des raisons pratiques (le sol des maisons paysannes est généralement en terre battue) et pour des raisons symboliques : il ne faut pas laisser le tout-petit s'attarder à un stade animal de son développement. On ne lui fait pas confiance ; on ne croit pas à ses « compétences ».

L'alimentation aussi façonne l'enfant : le lait maternel est certes nécessaire, mais pas suffisant. Dès le premier mois, on le complète par des nourritures solides : bouillies de froment et de lait de vache, panades, pommes cuites, bouillies de châtaignes, toujours préparées avec soin, comme pour un malade. La bouillie est donnée à l'enfant selon un rituel précis : la mère est assise devant le feu où a cuit la bouillie, posée sur un tabouret devant elle ; elle en prend une cuillerée, souffle dessus, met la cuiller dans sa bouche pour l'imprégner de ses sucs salivaires, la fait repasser dans la cuiller et la donne à l'enfant. Cette pratique, jugée dégoûtante par les médecins éclairés du XVIII<sup>e</sup> siècle, a l'intérêt de proposer à l'enfant un aliment prédigéré. Comme pour le maillot, la bouillie a une double signification, pratique et symbolique. Sur le plan pratique, elle doit donner au bébé un bel embonpoint, gage de santé et signe que la famille ne manque de rien ; car comme le dit un dicton populaire, « chez un enfant, il n'y a rien de plus beau que la graisse sous le menton ». En outre, la bouillie passe pour « faire » son estomac : le lait seul, trop léger, l'excite plutôt au vomissement. Sur le plan symbolique, la bouillie associe le père à la croissance du nouveau-né, puisque dans le partage des fonctions au sein de la famille paysanne, c'est lui qui s'occupe des champs d'où viennent les céréales qui servent à la composer ; la mère, au contraire, donne son lait ou s'occupe des vaches. Cette complémentarité du père et de la mère autour de la bouillie qui fait grandir le petit est bien exprimée

par le beau proverbe, collecté par l'anthropologue Françoise Loux : « Pain d'homme et lait de femme font venir les enfants forts. »

#### UN BÉBÉ PEU ATTRAYANT ?

Bien que toutes ces pratiques anciennes soient inspirées par le souci du bien-être présent ou futur du nourrisson, il est certain qu'elles le rendent souvent peu attrayant. Habillé de vieux chiffons, en général de couleurs ternes, il n'a pas l'aspect rutilant du bébé d'aujourd'hui. Malgré l'importance des langes, il est fréquemment humide, car rien n'est imperméable dans sa layette. Jamais baigné, il sent fort, mais c'est alors le lot commun. La crasse, considérée comme une protection, entretient sur son corps et sur son visage des rougeurs, dartres et gales : c'est bien ainsi que le médecin Héroard nous décrit en 1602 le futur Louis XIII à l'âge de 1 an. Tout enfant royal qu'il soit, et malgré les soins constants dont il est l'objet, sa figure et son corps sont marqués de multiples boutons fort disgracieux.

Pourtant les mères aiment ces nourrissons qu'elles ne quittent guère. Dans tous les milieux, le petit enfant grandit dans un monde féminin généralement chaleureux, où les hommes pénètrent peu : d'une manière symbolique, la robe portée par les petits enfants signifie bien qu'ils sont complètement du côté des femmes et qu'ils sont totalement asexués. Comme le montre au XVI<sup>e</sup> siècle ce texte du médecin Laurent Joubert, les femmes aiment les bébés à leur manière, en les embrassant, en les caressant, en les « mignotant », un peu comme de petits animaux ; elles sont sensibles à leurs petites stratégies de séduction :

« Je vous prie que l'on estime un peu le plaisir que l'enfant donne. Quand il veut rire, comment il serre à demi ses petits yeux ; quand il veut pleurer, comment il fait la petite lippe ; quand il veut parler, comment il fait des gestes et signes de ses petits doigts ; comment il bégaie de bonne grâce, et double quelques mots, contrefaisant le langage qu'il apprend ; quand il veut cheminer, comment il chancelle de ses petits pieds. Y a-t-il passe-temps pareil à celui que donne un enfant qui mignarde et flatte sa nourrice en tétant : quand d'une main, il découvre et manie l'autre tétin, de l'autre lui prend ses cheveux ou son collet en s'y jouant ; quand il rue coups de pieds à ceux qui le veulent détourner, et en un même instant jette de ses yeux gracieux mille petits ris et œillades à la nourrice. »

#### LA VISION NÉGATIVE DU PETIT ENFANT

S'il est bien « mignoté » par les femmes, le nourrisson est peu apprécié par les hommes de cabinet qui le trouvent bruyant, sale et peu intéressant. Ils se placent dans la continuité d'une tradition théologique pessimiste

qui, depuis saint Augustin dans l'Antiquité, insiste sur le poids du péché originel qui marque l'enfant d'infamie, même après le baptême. Au XVII<sup>e</sup> siècle, les hommes de la Contre-Réforme ont renforcé cette vision pessimiste ; ainsi le cardinal de Bérulle définit l'enfance comme « l'état le plus vil et le plus abject de la nature humaine après celui de la mort » ; et Bossuet de renchérir : « L'enfance est la vie d'une bête. » Dans cette perspective rigoriste, l'enfant est corrompu et inspire la méfiance : seule une éducation serrée et vigilante, entreprise par les hommes après 7 ans, pourra le dresser, éliminer ses instincts mauvais et faire de lui un chrétien à part entière. Cette conception inspire de nombreux pédagogues, partisans des châtiments corporels et d'une discipline de tous les instants. En 1687, La Bruyère, dans *Les caractères*, donne une image particulièrement négative de l'enfance :

« Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérants, menteurs, dissimulés, ils rient et pleurent facilement, ils ont des joies immodérées et des afflictions amères sur de très petits sujets, ils ne veulent point souffrir de mal et aiment à en faire. »

Cette vision négative explique pourquoi, dans un certain nombre de textes et de tableaux du XVII<sup>e</sup> siècle, les petits enfants sont sévèrement connotés du côté du léger, du futile et du déraisonnable : il ne faut pas s'attacher à eux avant qu'ils aient atteint l'âge de raison ; il ne faut pas leur ressembler, en ayant des comportements impulsifs ou capricieux. Ils font partie de la panoplie des « vanités », qui empêchent le vrai chrétien de penser à Dieu. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, encore, le peintre Hogarth n'est pas tendre pour eux :

« Le visage des enfants offre peu de choses à observer en eux [...] les muscles du visage des petits enfants ont des mouvements qui sont propres à leur âge, tels qu'un regard fixe, une bouche béante et un rire insignifiant, stupide même, expressions qui sont principalement formées par des lignes courbes qui caractérisent pendant toute leur vie les idiots. »

Cette conception négative de l'enfance apparaît bien dans certaines peintures hollandaises du XVII<sup>e</sup> siècle, où l'enfant est représenté comme un contre-exemple qu'il ne faut pas imiter : Gerard Dou, *L'enfant distrait pendant la tétée* ; Jan Steen, *Quand les vieux chantent, les jeunes sifflent (ou trinquent)* ; Jan Steen, *La famille joyeuse* ; Jan Miense Molenaer, *Concert d'enfants* ; Karel Dujardin, *Vanité de l'enfant aux bulles de savon* (1663).

Elle a de lourdes conséquences sur les rapports entre adultes et enfants : elle enjoint les parents de résister aux « caprices » de leurs enfants et fustige ceux qui les aiment d'un amour « immodéré » ; elle légitime les châtiments corporels dans l'éducation ; elle valorise l'obéissance et considère l'éduca-

tion avant tout comme un dressage. Enfin, l'enfance est courte, car il faut sortir au plus vite de cet âge déraisonnable : elle s'arrête à 7 ans au XVIII<sup>e</sup> siècle, à 12 ans à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et à 13 ans en 1914.

#### VERS LA VALORISATION ET L'INDIVIDUALISATION DE L'ENFANT

Peu à peu, dans notre culture occidentale, le sens de la vie et de la mort change, entraînant une autre manière de concevoir l'individu et l'enfant. Cela commence dès la fin du Moyen Âge. Chez les élites, l'individualisme progresse : chacun veut désormais vivre sa vie pleinement et non plus comme un maillon de la chaîne des générations. Parallèlement, la vie de chaque petit enfant prend davantage de valeur : on le voit très bien dans l'art, par exemple. Plus fréquents sont les portraits de familles, où les parents sont représentés entourés de tous leurs enfants, y compris les bébés au maillot et même, parfois, les petits morts. Apparaissent aussi les portraits d'enfants seuls. À partir des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, selon l'historien Philippe Ariès, se développe un nouveau sentiment de l'enfance, particulièrement sensible chez les hommes politiques, philosophes et hommes de science, qui jusqu'alors s'intéressaient fort peu aux tout-petits. Au départ, cet intérêt est motivé par la crainte d'un déclin de la population de la France : il faut secourir les enfants dès leur plus jeune âge pour qu'ils ne meurent plus et arrivent à l'âge adulte, où ils pourront rendre des services à l'État. Peu à peu, cet intérêt pour l'enfant se déplace du terrain politique au médical, puis au familial. Désormais, dès leur plus jeune âge, les enfants sont aimés pour eux-mêmes, comme des personnes à part entière, avec le souci de les voir se développer au mieux de leurs capacités individuelles. En 1762, la publication par Rousseau de l'*Émile ou de l'éducation* répand dans le grand public ces idées nouvelles sur l'enfance, discutées alors dans les milieux restreints des philosophes et des médecins. L'*Émile* devient vite un best-seller et inspire nombre de parents « éclairés ». Bien qu'ayant abandonné lui-même ses enfants à l'hôpital des Enfants trouvés, Rousseau montre d'une façon très convaincante que, dès sa naissance, le petit enfant est beau et bon. La règle d'or de toute entreprise éducative est de laisser faire la nature ; il suffit de guider avec délicatesse le petit enfant, là où l'entraînent ses goûts et ses dons, pour qu'il grandisse dans la vertu et en harmonie avec le monde qui l'entoure ; il faut bannir tous les artifices (comme la mise en nourrice), toutes les entraves (comme le maillot) et toutes les pédagogies fondées sur la punition, qui n'ont d'autre but qu'un dressage avilissant. Rousseau a inspiré bon nombre de mères de l'élite, qui ont accepté avec joie de remplir totalement leur fonction maternelle, jusqu'alors peu valorisée. Elles allaitent désormais leurs enfants au lieu de

les abandonner aux nourrices et aux domestiques. Les parents se soucient maintenant de la santé des plus petits, de leurs premiers mots ou premiers pas, de leurs dispositions et talents particuliers. Cette individualisation du petit enfant va de pair avec une évolution de la médecine qui, devenant « anatomo-clinique », cesse de voir dans l'enfant un adulte imparfait : le premier ouvrage qui individualise l'enfant sur le plan médical est celui de Charles Michel Billard, *Traité des maladies des enfants nouveau-nés et à la mamelle* (Paris, 1828).

On assiste d'autre part à deux transformations essentielles de la famille. On voit se généraliser la famille dite « nucléaire », c'est-à-dire celle qui se réduit au noyau parents-enfants, à l'exclusion des grands-parents ou des collatéraux : de nouveaux rapports affectifs plus tendres, plus intimes, se nouent entre époux, et entre parents et enfants. En même temps, ces familles commencent à réduire sensiblement leur descendance : à Rouen, par exemple, on passe de 5,2 naissances en moyenne chez les notables du XVII<sup>e</sup> siècle à 3,2 au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les modalités de cette limitation des naissances (condamnées par l'Église sous le nom de « funestes secrets ») sont assez bien connues : les couples recourent essentiellement à la pratique du *coitus interruptus*, d'abord dans les milieux nobles puis bourgeois, puis, par mimétisme social, jusque dans le peuple des villes à la veille de la Révolution. On observe parallèlement une réduction des taux de mortalité infantile : les deux phénomènes ont dû réagir l'un sur l'autre. C'est parce que l'on procrée moins d'enfants qu'ils survivent davantage, et c'est aussi parce qu'ils meurent moins qu'on décide d'en limiter le nombre. La fin du XVIII<sup>e</sup> siècle est seulement le début d'un mouvement de longue durée qui voit baisser lentement jusqu'à nos jours à la fois la mortalité infantile et le nombre moyen d'enfants par famille.

Un autre moment capital dans l'histoire de la petite enfance est la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. À cette époque, grâce aux découvertes de la médecine pastoriennne, s'amorce une baisse décisive de la mortalité infantile : peu à peu, les tout-petits ne meurent plus de diarrhées, de pneumonie, de diphtérie, de rougeole ou de coqueluche ; on peut les allaiter au biberon sans danger (grâce aux pratiques pasteuriennes de stérilisation du lait et des biberons) ; on sait qu'il faut les baigner tous les jours ; ils sont de plus en plus nombreux à être suivis régulièrement par des médecins. Les consultations de nourrissons se mettent en place dans les années 1890, comme le montre le tableau de Jean Geoffroy<sup>8</sup> représentant la consultation du docteur Variot, initiée à Belleville en 1892, avec pesée des nourrissons et distribution de lait stérilisé ; à Fécamp, la « Goutte de lait » du docteur Dufour est fondée en 1894 ;

8. 1903, musée de l'Assistance publique.

au début du <sup>xx</sup>e siècle, la plupart des villes se dotent d'une consultation pour les nourrissons des familles populaires. Pour les parents, le tout-petit cesse d'être une vie en pointillé, on peut faire pour lui des projets d'avenir. Le passage d'un taux de mortalité infantile de 180 ‰ en 1880 à moins de 5 ‰ aujourd'hui est une immense révolution dont nous n'avons pas fini de mesurer les effets. Désormais, d'autres progrès techniques (échographie, PMA, néonatalogie plus performante) viennent transformer les conditions de la grossesse et les rapports parents-enfants.

#### CONCLUSION

En ce qui concerne la conception générale du petit enfant, les évolutions depuis la fin du Moyen Âge sont importantes : autrefois, les tout-petits sont nombreux, fragiles et rapidement renouvelés. Néanmoins on les entoure de multiples précautions et attentions, on met en œuvre des pratiques de prévention, pour qu'ils surmontent le cap meurtrier des premières années. Même si certaines de ces pratiques sont pour nous bien déconcertantes, par leur violence ou leurs effets nocifs, elles nous disent, à leur manière qui n'est plus la nôtre, combien les enfants sont précieux pour les familles d'antan.

Grâce aux progrès de la médecine, plus efficace à partir des années 1890, les enfants deviennent plus résistants aux maladies infantiles ; ils sont moins nombreux et d'autant plus chers à leur famille. Depuis une centaine d'années, la puériculture médicalisée a fait des mères les auxiliaires dévouées d'un pouvoir médical assuré de détenir la vérité sur la vie et la mort des tout-petits et culpabilisant les mères en parlant de morts « évitables » si on suit à la lettre les préceptes médicaux. Or la puériculture n'est pas une science exacte. De nombreux oukases ont été formulés, puis abandonnés : entre autres, les horaires rigides de tétées, l'interdiction de céder aux « caprices » du bébé (ce qui équivalait à le laisser crier longtemps), la condamnation de la sucette, l'intérêt de la bande ombilicale ou du couchage à plat ventre ont ainsi fait long feu. Aujourd'hui, devenus plus rares, les tout-petits sont des personnes à part entière, pour le meilleur, et parfois pour le pire quand, devenus des enfants-rois, ils mettent leur famille désemparée en coupe réglée. Il est devenu clair actuellement qu'on ne peut pas s'improviser parent, et que la « parentalité » doit s'apprendre, parce que s'occuper d'un enfant est un vrai métier. Toutes affirmations qui auraient bien étonné nos ancêtres, qui acceptaient comme une bénédiction (plus ou moins bienvenue) tous les enfants que le bon Dieu voulait bien leur envoyer et les éduquaient en se conformant aux traditions, en alternant taloches et marques d'affection.

*Drina Candilis-Huisman*

## *Les Mémoires de deux jeunes mariées, ou l'apparition de la figure du « baby » dans la littérature du <sup>xix</sup>e siècle*

« FEMME ET MÈRE »

Balzac meurt en 1850. Les dix dernières années de sa vie sont consacrées à la rédaction de son œuvre majeure, *La comédie humaine*. Les *Mémoires de deux jeunes mariées* sont un des ouvrages qui inaugurent ce cycle. Publié en 1842, c'est un des seuls romans épistolaires écrits par Balzac.

Il retrace la correspondance de deux jeunes filles, Renée et Louise, alors que l'une et l'autre, âgées de 18 ans, quittent le couvent auquel elles étaient destinées et reviennent dans leur famille respective, sans espoir de dot. Louise va à Paris, retrouver des parents – le duc et la duchesse de Chaulieu – qu'elle n'a pas vus depuis l'enfance, et qui mènent grand train dans le monde de la haute aristocratie proche de la cour de France. Renée regagne sa chère Provence et sa famille d'ancienne noblesse désargentée : les comtes de Maucombe.

Très vite se dessinent des destins bien différents. Peu de temps après son arrivée, Renée choisit le mariage et épouse Louis de l'Estorade, un homme plus âgé qu'elle, brisé par sa longue captivité en Russie à la fin des guerres napoléoniennes, mais à la tête d'une grosse fortune. Quant à Louise, le choc avec le monde la rend plus indécise. Tel le Persan de Montesquieu, elle se sent étrangère dans son nouveau milieu et dans sa propre famille. Son père est préoccupé de sa carrière, sa mère de ses amants et de ses plaisirs, ses frères n'ont pour elle qu'indifférence. Les liens